

Micheline Beauchemin
Des signes qui s'amplifient

Guy Robert

Volume 25, Number 102, Spring 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54540ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, G. (1981). Micheline Beauchemin : des signes qui s'amplifient. *Vie des arts*, 25(102), 20–24.



MICHELINE BEAUCHEMIN DES SIGNES QUI S'AMPLIFIENT

Cela semble commencer par un mille-pattes. Un mille-pattes vertical, croché en tissus de récupération, jaune et orange, avec des taches roses et vertes sur fond de sable. Un mille-pattes qui a plutôt l'allure d'un totem de la Côte Ouest, avec sa quarantaine de bras, ou d'ailes déployées. Un mille-pattes exécuté à Paris puis présenté à la grande Exposition de Bruxelles, en 1956, par une jeune Montréalaise qui voulait étudier le vitrail à Chartres...

Au commencement était la détermination

Et ainsi Micheline Beauchemin commence sa carrière. Comme son mille-pattes. C'est une grande fille mince, très active, amoureuse de la couleur et de la texture, qui se dresse dans le bruissement de ses ailes en lumière, sans agressivité mais avec détermination. Depuis vingt-cinq ans, elle poursuit sa route, verticale, sans compromis, têtue et étonnante dans ce qu'on peut toujours nommer son «ardente jeunesse»¹. Comme son mille-pattes, on l'a parfois repoussée du pied ou roulée, mais une volonté de fer remettait toujours la main à l'ouvrage, littéralement la main au métier, et le petit mille-pattes en arrivait même à accrocher aux murs et aux plafonds de grands édifices tout neufs des œuvres qui pèsent des tonnes et étonnent encore ceux qui les voient.

Des œuvres rêvées, à l'origine, au marché de Sparte et réalisées hardiment à Montréal ou à Kyoto, des œuvres retrempées aux sources vives de l'art populaire des Andes ou de l'Arctique et exécutées dans le grand atelier des Grondines.

1. Micheline BEAUCHEMIN
Les Ailes, 1956.
Broderie; 63 cm 5 x 76,2.

2. *L'Oiseau-totem*, 1977.
Laine, 4 m 40 x 8.

Entre le Québec et le monde

En 1966, après une dizaine d'années d'un travail acharné qui l'avait portée en tête d'affiche (puisqu'elle venait de gagner le concours pour le grand rideau de scène de la salle d'opéra du Centre National des Arts d'Ottawa), Micheline Beauchemin s'arrête pour faire le point. De temps à autre, à certains tournants de la vie, cet exercice est salutaire, surtout quand on hésite sur le lieu ou le milieu où l'on veut vraiment vivre.

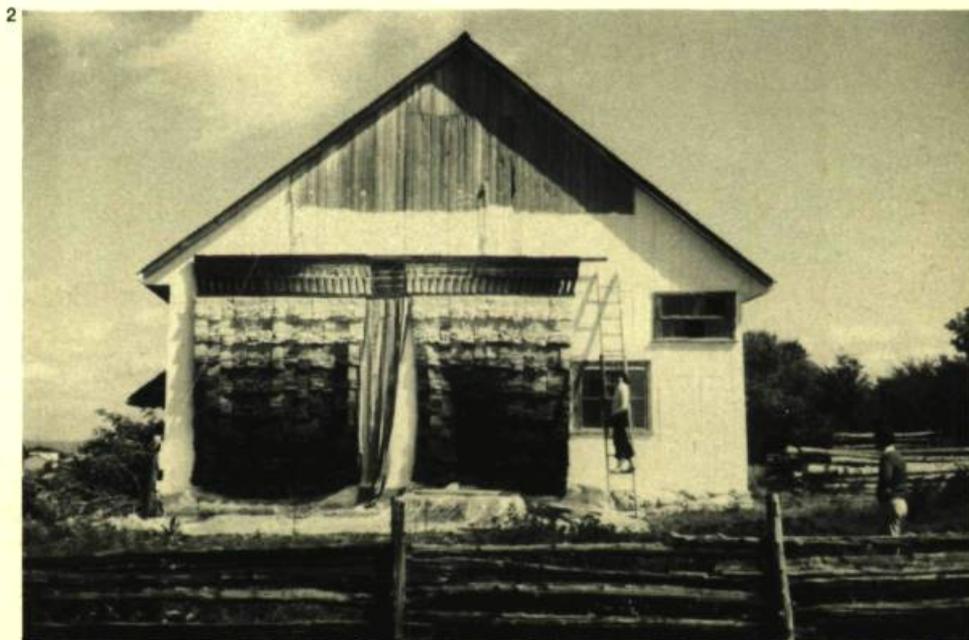
Née à Longueuil, étudiante à l'École des Beaux-Arts de Montréal, puis grande voyageuse à travers l'Europe, en Amérique centrale et jusqu'au Japon, elle entreprend, en 1966, une tournée d'adieu du Québec. Discrètement, car la jeune femme n'a aucun goût pour le fracas publicitaire. Le coin du Québec qui lui tient le plus à cœur, c'est le promontoire du Cap-Santé, c'est le jardin enchanté des vacances de son enfance au-dessus du fleuve Saint-Laurent. Elle s'y rend donc en ultime pèlerinage, et la nostalgie la pousse à passer par la Vieille Capitale et à retourner à Montréal par la rive nord du fleuve pour voir une dernière fois de loin l'étonnant et grandiose balcon de ses fêtes enfantines au-dessus de l'eau.

Jeter l'ancre aux Grondines

Laissant derrière elle l'éden de sa jeunesse, elle suit, le cœur un peu serré, le chemin du Roy vers les Trois-Rivières quand elle aperçoit une ferme à vendre juste devant le fleuve, en bordure du village des Grondines. C'est une vaste maison paysanne, costaute et trois fois centenaire, avec four à pain et grands bâtiments. De plus, c'est une aubaine.

Adieu les projets d'un atelier monumental à Kyoto ou à La Paz, les rêves d'une petite maison de soleil sur une île grecque ou d'un appartement romantique sous les toits de Paris. Les racines ont parlé. L'artiste achète la ferme et se met aussitôt à l'œuvre pour lui rendre la saveur de sa vie ancestrale et l'adapter à sa nouvelle destinée.

C'était en 1966. Quatorze ans plus tard, les travaux ne sont pas encore tout à fait terminés. Le seront-ils jamais? Peut-être pas, puisque la vie y bourdonne, puisqu'il y a les chevaux racés qui piaffent dans l'écurie, puisqu'il y a les chèvres nubienues dans l'étable, puisqu'il y a les batteries de poulies à installer dans la grange pour y déployer les grandes œuvres à venir, puisqu'il y a la nouvelle cuisine à aménager autour du vieux four à pain délaissé depuis trop longtemps, puisqu'il y a plus de cent acres derrière les bâtiments, puisqu'il y a le chemin du Roy devant la maison et le fleuve qui renouvelle son spectacle à travers lunaisons et saisons.



Sur décision du jury international, Micheline Beauchemin participera à la Biennale internationale de la Tapisserie à Lausanne du 19 juin au début de septembre 1981.



Tisser les paradoxes de la vie

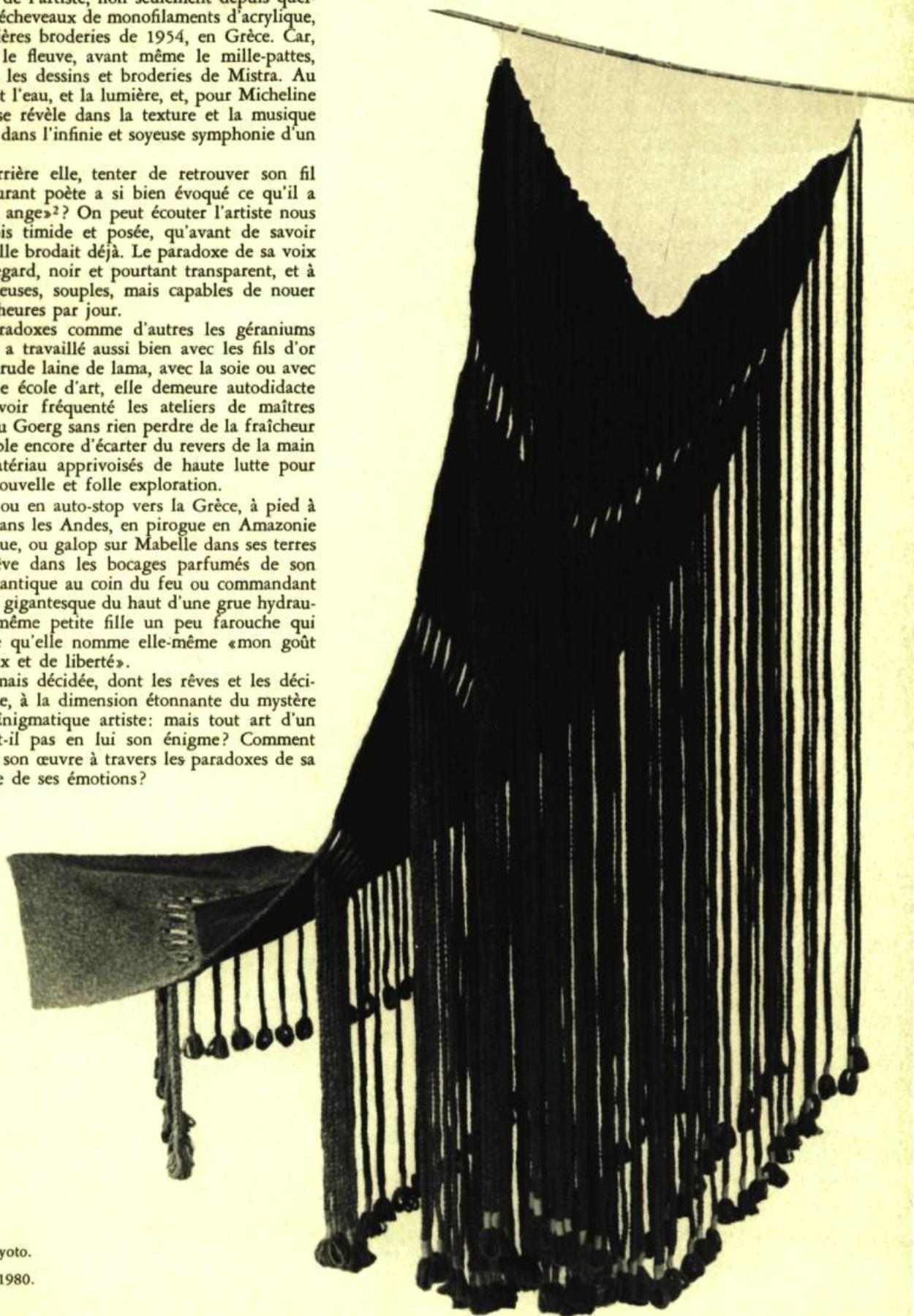
Le fleuve qui tisse ses chemins nacrés de lumière et d'eau dans plusieurs tapisseries de l'artiste, non seulement depuis quelques années à travers les écheveaux de monofilaments d'acrylique, mais déjà dans les premières broderies de 1954, en Grèce. Car, au commencement était le fleuve, avant même le mille-pattes, avant l'école d'art, avant les dessins et broderies de Mistra. Au commencement surtout est l'eau, et la lumière, et, pour Micheline Beauchemin, la lumière se révèle dans la texture et la musique d'une aile et l'eau chante dans l'infinie et soyeuse symphonie d'un vol mythique.

Comment donc, derrière elle, tenter de retrouver son fil d'Ariane quand un fulgurant poète a si bien évoqué ce qu'il a nommé «l'itinéraire d'un ange»²? On peut écouter l'artiste nous dire, de sa voix à la fois timide et posée, qu'avant de savoir écrire, toute petite fille, elle brodait déjà. Le paradoxe de sa voix conduit à celui de son regard, noir et pourtant transparent, et à celui de ses mains, gracieuses, souples, mais capables de nouer des tonnes de fils, vingt heures par jour.

Cultive-t-elle les paradoxes comme d'autres les géraniums ou les petits fours? Elle a travaillé aussi bien avec les fils d'or qu'avec la guenille ou la rude laine de lama, avec la soie ou avec le nylon. Diplômée d'une école d'art, elle demeure autodidacte incorrigible, capable d'avoir fréquenté les ateliers de maîtres aussi forts que Zadkine ou Goerg sans rien perdre de la fraîcheur têtue de son regard, capable encore d'écarter du revers de la main une technique ou un matériau apprivoisés de haute lutte pour se lancer dans quelque nouvelle et folle exploration.

A bicyclette à Sorel ou en auto-stop vers la Grèce, à pied à Paris ou à dos de mule dans les Andes, en pirogue en Amazonie ou en kayak dans l'Arctique, ou galop sur Mabelle dans ses terres des Grondines ou en rêve dans les bocages parfumés de son enfance, songeuse et romantique au coin du feu ou commandant l'installation d'une œuvre gigantesque du haut d'une grue hydraulique, c'est toujours la même petite fille un peu farouche qui exprime spontanément ce qu'elle nomme elle-même «mon goût d'aventure, de merveilleux et de liberté».

Petite fille rêveuse mais décidée, dont les rêves et les décisions grandissent avec elle, à la dimension étonnante du mystère qui l'attire et l'habite. Énigmatique artiste: mais tout art d'un certain niveau ne porte-t-il pas en lui son énigme? Comment pourrait-elle ne pas tisser son œuvre à travers les paradoxes de sa vie et dans la fibre même de ses émotions?



3. Micheline Beauchemin à Kyoto.

4. Ailes — *Violine au repos*, 1980.
Laine; 2 m 41 x 1,14 x 1,14.
(Phot. Yves Martin)

Une œuvre qui fait des signes

Comment a-t-elle pu faire autant d'œuvres parmi autant de difficultés et de voyages? Parfois, on se prend à penser qu'il faut à certains artistes de haute race des obstacles énormes et des défis multiples pour leur permettre de donner leur pleine mesure inventive! Et, quand obstacles et défis imposés ne suffisent pas, à l'aune de leurs visions, ces artistes ont le génie d'en susciter de nouveaux, bien tranchants, à leur main!

Depuis le petit *Visage de Mistra* de 1954 et depuis le *Mille-pattes* de 1955 (maintenant en Angleterre), Micheline Beauchemin a fait une soixantaine de tapisseries, murs flexibles et formes dans l'espace. Plusieurs de ses tapisseries au crochet sont réversibles, d'autres en basse lisse se trouvent au Japon ou à Vancouver; certaines confirment l'attraction de l'artiste pour les thèmes de l'oiseau, de l'ange ou de l'aile, ce qui devait un jour ou l'autre déboucher sur quelque *Icare*, comme celui qui contemple du haut de son envolée téméraire la géographie sensuelle de la magistrale murale de la Place des Arts à Montréal (1963; 9 pieds sur 19).

Cinq ans plus tard, ce sera le rideau de scène pour le Centre National des Arts d'Ottawa: ce colosse mesure 45 pieds de hauteur sur 85 de largeur, est tissé d'un seul morceau sans couture, pèse deux tonnes et se lève ou se baisse comme un écran de cinéma, écran ruisselant des majestueuses cascades de couleurs et de textures rêvées au Japon par une petite Montréalaise bien décidée.

Il y a de la féerie dans la carrière et dans l'œuvre de Micheline Beauchemin. Par exemple, pendant trois ans, de 1962 à 1965, alors qu'elle ne mange pas toujours à sa faim et préfère s'acheter les plus belles laines, elle a pour atelier, en haut de l'édifice de la place Ville-Marie, à Montréal, le 41^e étage qu'on lui prête gracieusement. Ou, quand elle découvrait sur l'île grecque de Tinos «les yeux émerveillés des moulins qui font des signes»³. Ou, quand elle installe, en 1978, la volée de vingt mètres de hauteur de ses vingt mille «oiseaux d'or» à l'hôtel de ville de North York, à Toronto. Et, quand elle murmure qu'elle voudrait un jour faire une tapisserie en poil de chauve-souris, les chirop- tères n'ont qu'à se tenir loin!

Des signes qui s'amplifient

Parmi les œuvres récentes de Micheline Beauchemin, citons, de 1977, l'*Oiseau-totem* qui orne maintenant le hall d'un édifice de la rue Sherbrooke, près de la rue Peel, à Montréal; en 1978, une tapisserie modulaire de quarante panneaux disposés en quatre colonnes, exécutée pour le Centre de données fiscales de Shawinigan; en 1979, une composition de plus de quatre-vingts pieds suspendue dans l'espace intérieur du nouvel édifice du Revenu à Québec, faite d'une trentaine d'ailes ou voiles constituées de filaments de nylon noués; et, en 1980, l'artiste travaille, avec un budget dérisoire, au projet d'une majestueuse composition suspendue dans l'espace et frémissante déjà de couleurs, de frissons et de fantaisie.

Si l'œuvre de Micheline Beauchemin se déploie amplement dans des pièces monumentales qui rehaussent de leur chaleureuse présence des édifices publics, son langage demeure en revanche secret, même peut-être pour ses amis, du moins cette part de son langage qui est d'indécible connivence et s'exprimait jadis en quelque *Inobu pétallique et mervillien*. Mais ce langage, toujours, n'en est pas moins intelligence du matériau, sens instinctif du rythme et goût passionné de la mélodie.

Cette œuvre se poursuit, s'amplifie, explore, créant ses propres défis, son propre lexique, ses propres signes, en un laborieux et inlassable bruissement d'ailes et de rêves, à travers la symphonie de textures et de couleurs qui naissent dans le regard et la main de l'artiste comme une ingénieuse et intarissable source d'émerveillement.

1. Cf. Louis Jaque, *Un cas de jeunesse ardente*, dans *Vie des Arts*, Vol. III, N° 14, p. 13-17 (1959). Voir aussi, dans la même revue, une actualité sur son travail au Japon, Vol. XIII, N° 54, p. 77 (1969) et un article de Claude-Lyse Gagnon, *Au mur*, Vol. 16, N° 65, p. 34-37 (1971-1972).

2. Cf. Claude Gauvreau, *L'itinéraire de l'ange*, dans *Culture vivante*, N° 3 (1966).

3. *Mistra*, article de Micheline Beauchemin paru dans le N° 63 de *Canadian Art* (1959).

5. *Le Fleuve*, 1970.

Fils d'argent et filaments d'acrylique; 2 m 44 x 1,22.
(Phot. Jean-Pierre Beaudin)

6. *Le Fleuve*, détail.

